



BENJAMIN MANQUELE

SIMON JOHANNIN

ÉCRIVAIN

Simon Johannin n'est pas exactement l'auteur d'une œuvre distrayante. Dans une langue nerveuse et contemporaine, il malmené son lecteur, le tient serré sous une chape de malaise. Mais celui-ci en redemande. Parce qu'ils sont rares, les jeunes écrivains français aussi stimulants que lui. Né au début des années 90, l'auteur, originaire du Tarn, signe « Le Diable au corps », la fiction de ce numéro de mai, à découvrir p.182. En 2017, il bouleversait la rentrée littéraire avec *L'Été des charognes*, un premier roman retentissant, chronique d'une enfance rurale singulièrement belle, où il sondait avec virtuosité ce qu'il y a de propre à la jeunesse: les promesses d'éternité et l'arrachement à la fatalité, « avec des gros chiens et des poules mortes, pour raconter un monde brutal et pauvre et exhumer un peu de beauté noyée dans les fluides et la merde ». S'enclenchait, dès lors, une échappée littéraire hallucinée: *Nino dans la nuit* (coécrit avec Capucine Johannin), fiction bientôt adaptée au cinéma, puis trois recueils de poésie, tous publiés aux Éditions Allia. Avec son dernier texte, *Ici commence un amour*, intense roman d'apprentissage, il offre l'instantané d'une jeunesse écorchée vive. L'histoire de Théo, primo-romancier qui découvre le milieu littéraire, de Marseille

à Paris, où règnent les lois du désir, de l'argent et, parfois, du chaos. L'histoire, aussi, d'une quête. Celle de Gloria, son amour perdu dont il cherche désespérément le fantôme dans les bars et dans les clubs, endroits où se dissolvent les effluves de sueur rance, interrogeant ainsi la puissance à l'œuvre dans le sexe et l'écriture.

HARPER'S BAZAAR: Dans votre nouveau roman, *Ici commence un amour*, le monde littéraire est passé au vitriol. Pourquoi cet univers ?

SIMON JOHANNIN: Ça n'est pas tant le monde littéraire en tant que tel qui m'intéresse, que le vieux monde dont il est une des facettes. Dans le monde littéraire comme ailleurs, les structures sont vieilles et dépassées, à l'avantage de quelques-uns, au détriment des autres et de la littérature. Le poids de la volonté marchande, le frisson du pouvoir écrasent les forces créatives, qui sont des forces vitales. À une échelle plus globale, c'est la même volonté qui sème la mort, c'est une affaire de culture. Il faut laisser pourrir tout cela, et changer de paradigme. Théo, mon personnage, gravite dans cet univers entre compromission et idéal de pureté. Mais il voit le faux, et ne peut plus se mentir

à lui-même. C'est comme cela qu'il apprend à mieux se regarder.

HB: Dans chacun de vos ouvrages, vous explorez les abîmes, les contradictions de l'époque, mais aussi les marges. Qu'y avez-vous appris ?

SJ: Je viens des marges et, comme tout adolescent, j'ai dû m'émanciper de ce qui m'a vu grandir. J'y ai appris l'essentiel de ce qui compose mon existence d'aujourd'hui. Écouter le monde, son bruissement, son souffle. Considérer l'humanité de l'autre sans conditions. Effacer la peur au profit d'autre chose. Ressentir la vie, le vivant, la nature. La marge, par sa position constamment remise en question, oblige à une conversation avec le monde, au questionnement de soi, à la philosophie.

HB: « Écrire, quel acte d'angoisse », peut-on lire dans *Ici commence un amour*. Pour vous, qu'est-ce qu'écrire ?

SJ: C'est tout le contraire. Bien sûr, il y a des moments de doutes et des difficultés, mais la joie que me procure le fait d'écrire dépasse beaucoup de choses. Écrire est un acte magique. ☺

Ici commence un amour (Éd. Allia), disponible.

Le diable au corps

par Simon Johannin

Son dernier roman, *Ici commence un amour*,
est disponible aux Éditions Allia.



J'ai rencontré Matisse un soir de cabaret. Envoyé par le journal qui avait, à cette époque-là de ma vie, l'amabilité de bien vouloir couvrir mes frais d'existence, je m'étais rendu, sans trop y croire, boulevard de Belleville pour épuiser la nuit.

Arrivé en avance, je n'étais pourtant pas le seul à faire le pied de grue devant l'entrée de la salle, au-dessus de laquelle un zèbre immobile, sortant du mur à mi-corps, et qui semblait avoir trempé son nulle dans un baril d'acide, me regardait de son regard de fou.

Rempli des préjugés de l'ignorant, je m'étais attendu à voir des danseuses américaines venues vivre ici leur rêve Belle Époque à coups de voix chevrotante, de mules à talons courts et de plumes de paon dans le cul. Mais je découvrais bientôt qu'en fait d'une attraction touristique telle que je me la figurais, la scène du cabaret, dans la veine du Lapin Agile et d'autres caves d'avant-guerre où Aristide Bruant tenait la note en compagnie des loups, le cabaret donc, celui-là du moins, ne se

roulait pas trop dans le strass, et semblait avoir, en fait de vedette, ni une rescapée d'une émission de variété ni une variation grimée de Simbad le marin au sourire figé par le projecteur; mais, disons-le sans fioritures, le prince des tarés de cette ville, avec, tout autour de lui, de numéro en numéro, la cour la plus furieuse et la plus déjantée.

Ça se jetait des couteaux sur des airs mélancoliques, vrillait dans des cerceaux à 4 mètres du sol, chantait des chansons où les larmes des personnes ivres du balcon



tombaient sur la tête des personnes ivres en dessous et s'égrenaient en de petits chapelets de cristal.

Le Prince a commencé son numéro d'introduction par cette phrase : « Plus tu bois, plus je suis drôle », aussi la petite foule entassée sur les chaises de bois mal alignées, et venue pour rire, ne s'était pas fait prier.

Au quatrième numéro, juste après qu'une drag-queen au corps survolté de magie s'était mise à cracher du feu, ce qui ne l'empêcha pas d'envoyer en l'air parmi les flammes les notes les plus célèbres de *La Flûte enchantée*, j'ai noté. J'ai noté que le Prince, dans un énième changement de costume, portait maintenant quelque chose qui éveillait en moi une part jusqu' alors inconnue. Un pantalon, taille haute, qui l'enserrait et descendait le long de ses jambes effilées dans une coupe droite et souple.

Assis au deuxième rang, je pouvais sentir son odeur, mêlée à la transpiration de la galaxie des corps de la salle. C'était du latex. Ou plutôt non, du caoutchouc. Le choc fut violent, je changeais d'espace-temps pour retrouver à la fois ce premier vers fétichiste de l'histoire de la poésie française, fin de la première strophe de « Mes petites amoureuses » de Rimbaud, et que de tout temps j'avais interprété comme la description de la tension érotique exercée par le contact d'une langue avec la matière, la langue d'un arbre qui produit lui-même la matière, qui la bave et la lèche d'un même mouvement

peut-être. Enfin, la poésie ne s'embarrasse pas d'explication, et je faisais, pour mieux comprendre l'instant, défilier encore une fois ce fragment dans ma tête.

Un hydrolat lacrymal lave

Les yeux vert-chou :

Sous l'arbre tendronnier qui bave,

Vos caoutchoucs

Simplement cette image d'un arbre dont les bourgeons apparaissent, et qui bave pris pour le lendemain. À son atelier, les vêtements imperméables des jeunes filles à qui Rimbaud s'adresse, cette image revenait me fouetter le sang. Ça, et le plaisir vivace de trafiquer les chambres à air des vélos du quartier, enfant, quand il n'y avait que ça à faire, qu'un bolide à pédales fonctionnel représentait autant d'espaces de liberté qu'il fallait de force pour l'y conduire.

Je revenais doucement à la salle, habituellement petit à petit de nouveau l'espace et me demandais, de l'objet ou de son odeur, ce qui m'attirait le plus. Je n'étais pas naïf sur le pouvoir d'attraction que certains vêtements pouvaient avoir sur moi, puisque la mode est un grand jeu de fétichisme, que le symbole ou la charge totémique d'une paire de Louboutin ou de TN n'est plus un secret pour personne. Mais là, c'était inattendu, et très puissant.

J'avais compris depuis le début qu'un des enjeux du spectacle, colonie d'allumés si l'en est une, était de porter le plus de tenues différentes possible, et que donc il fallait pour cela faire appel à un certain

nombre de créateurs. La mienne, celle que je cherchais, s'appelait Matisse.

La technologie de ce début de siècle nous offrant tous les ponts de communication nécessaires à la rencontre, il m'a suffi d'entrer son nom dans la barre de recherche d'une des trois applications qui règnent sur mon téléphone et, une heure environ après la fin du show, le rendez-vous était usine en brique, avec vue imprenable sur les départs de trains de la gare du Nord. J'arrivais donc à l'heure dite et pénétrais dans la large cage de l'ascenseur dont je fermais la grille dans un bruit de grimace pour rejoindre le quatrième étage, où Matisse m'attendait, dans un incroyablement noir profond et cosmique, sans savoir au juste s'il s'agissait d'une robe où d'autre chose de moins conventionnel. Conventionnel, ça n'était de toute façon pas le terme qui se dégageait de ces lieux où je retrouvais, prégnante malgré la hauteur sous plafond, l'odeur de caoutchouc de la veille qui m'avait amené jusqu'ici.

Sur les portants de part et d'autre, des combinaisons de moto, des corsets, des sacs à dos et des accessoires tenant plus du masque à gaz, de la réappropriation de certains objets dont la fonction initiale était déviée pour laisser parler la déviance, que du simple apparat.

Je n'étais pas naïf sur le pouvoir d'attraction que certains vêtements pouvaient avoir sur moi, puisque la mode est un grand jeu de fétichisme, que le symbole ou la charge totémique d'une paire de Louboutin ou de TN n'est plus un secret pour personne. Mais là, c'était inattendu, et très puissant.

Le tout me donnait à voir, loin d'être un grossier attirail de jeu érotique pour adultes, un talent certain dépourvu de frayeur à matérialiser à l'échelle humaine tout un univers de fantasmes, un anoblissement par les coupes de ce qui d'ordinaire est perçu comme dérangé, dérangeant.

Assis face à face, j'écoutais Matisse me parler, m'expliquer le fondement presque théologique de ses pièces.

« Pour moi, c'est une résurgence incontrôlable du besoin que l'on a de lutter avec un système économique qui nous empoisonne, dans lequel on vit tout en le combattant.

– Tu veux dire, comme une forme de résistance ?

– Initialement, non. Bien sûr qu'il y a de la transgression à assumer un univers fantasmagorique qui vient contrevenir les modèles traditionnels. Mais comme il s'agit aussi de commerce, de marché, tout ça est avalé par le système pour devenir produit, totem. C'est l'histoire du serpent qui se mord la queue. Est-ce que c'est d'abord le processus qui réduit nos rapports à des échanges marchands, qui fait de nous des marchandes adorant l'objet en contact du corps plus que le corps lui-même ? Ou bien est-ce que c'est le fétichisme qui nous pousse à nous conduire comme des marchandises, d'avoir un devenir-objet et de se confondre en lui ?

– Mais comment fais-tu la différence entre cette condition de soumission aux puissances de l'économie et l'acte de résistance qu'induit la pratique fétichiste ?

– C'est une affaire de conscience. En réalité, tout traduit à l'heure actuelle la nature fétichiste de l'humain. C'est simplement que le capitalisme tardif sait exploiter cette part de nous en nous imposant à des fins mercantiles ses propres objets de fascination. L'iPhone, les baskets, la voiture. Mais conscientiser sa fascination, la tension érotique, névrotique qu'elle contient, c'est le début de quelque chose d'intéressant.

– C'est-à-dire ? Explique-moi.

– C'est à ce moment que l'on renoue avec l'impulsion créative de l'âme. On se rend compte que cette énergie que l'on a en nous est déviée sur de faux désirs, alors on commence à chercher ce qui nous attire vraiment, et pour le trouver, pour contourner cette exploitation, on se met à créer.

– Si je comprends bien, pour toi, c'est en découvrant sa soumission à l'objet, au vêtement, qu'on s'en émancipe, puisqu'on se met à inventer, à chercher par soi-même l'endroit le plus vivifiant où l'être, et donc être libre de l'être ?

– Oui, exactement. C'est aussi par les vêtements que l'on fait communauté, et les pièces que je crée s'adressent à celles et ceux qui ont conscience de leur position dans ce jeu de force, et qui par cette conscience forment une communauté.

– Par communauté, tu entends quoi ?

– La circulation d'une même fréquence d'amour entre un certain nombre de personnes, rattachées à une culture commune. »

Ça avait le mérite d'être clair, et je me rendais compte qu'une interprétation trop sexuelle faite des créations de Matisse ne serait qu'un aveu de faiblesse face à l'expression de la libido poétique contenue dans ses pièces. C'était mon travail de trouver la ressource pour être à la hauteur de la puissance proposée, et ainsi de ne pas l'avilir dans des espaces de projections mentales trop attendues.

Il s'agissait d'autre chose, et je touchais maintenant ce monde dont la porte s'était ouverte un soir, par la convocation d'une mémoire sensorielle où, là où Proust voyait l'univers de sa tante Léonie s'ouvrir par l'ingestion d'une madeleine imbibée de thé, je vivais par l'odeur le rappel du claquement brutal de l'attirance que j'avais pour une matière et mon désir enfoui de l'habiter de mon corps. Me voyant effleurer de la main un ensemble de quatre combinaisons qui me rappelait une version motarde et mécanique des quatre cavaliers de l'Apocalypse, Matisse, sourire amusé, regard indulgent qui voit l'étrange chimie s'activer en l'autre et le dépasser, a écrasé sa cigarette dans le cendrier de verre posé devant elle avant de me tendre ces mots comme on tendrait une clef : « Tu veux en essayer une ? » 